

Research Article



Check for updates

Section: Literature and Criticism



Published in Nairobi, Kenya by Royallite Global in the *Western African Literary and Cultural Studies*.

Volume 2, Issue 1, 2022



Article Information

Submitted: 5th December 2020

Accepted: 18th April 2022

Published: 9th May 2022

Additional information is available at the end of the article

<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>

To read the paper online, please scan this QR code



How to Cite:

Dable, G. S., & Abire, S. A. (2022). Use of chimeric expression as last resource of unfortunate situation in Calixthe Beyala's *C'est Le Soleil Qui M'a Brûlée* and *Tu T'appelleras Tanga*. *Western African Literary and Cultural Studies*, 2(1). Retrieved from <https://royalliteglobal.com/walcs/article/view/809>



Use of chimeric expression as last resource of unfortunate situation in Calixthe Beyala's *C'est Le Soleil Qui M'a Brûlée* and *Tu T'appelleras Tanga*

George Souk Dable & Stephen Asamani Abire

¹ Department of Languages, University for Development Studies, Ghana

² Department of Humanities and Social Science Education, University for Development Studies, Ghana

Correspondence: gsdable@uds.edu.gh

 <https://orcid.org/0000-0002-8035-4348>

Abstract

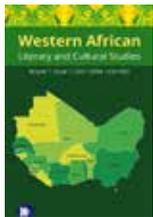
The study focuses on denunciation of unfavourable condition of African woman in the patriarchal system using chimerical language as tool for criticisms against man always being empowered whereas woman is made to perpetually bow down receiving all sorts of abuses. Over centuries, woman who is considered as a weak sex is now finding ways of dismissing the malicious prejudices that she is a weak sex. For the purpose of this studies, the two novels completely denounce the scrupulous manner in which women has been maltreated. It also throws more light on the struggle for emancipation around which the conflict of gender is situated. Women through the use of chimeric language do everything possible calling for change in the patriarchal system. The choice of feminine characters as protagonists makes the scene efficient and original of the real situation of African woman.

Keywords: tradition, patriarchal, emancipation, prostitution, sex-object

Public Interest Statement

Calixthe Beyala in *C'est le soleil qui m'a brûlée* and *Tu t'appelas Tanga* is the mouthpiece of women denouncing the unfavourable condition which is rooted from patriarchal system of African traditional set up making her no matter her achievements and contribution to the society in which she finds herself, a second person before man. This article critically examines the brutalities and sufferings that African woman goes through in patriarchal system where she is considered as sales- object and purposely created for sex: sex-object.

© 2022 The Author(s). This open access article is distributed under a Creative Commons Attribution (CC-BY-NC-SA) license.



Research Article



Section: Literature and Criticism



Published in Nairobi, Kenya by Royallite Global in the *Western African Literary and Cultural Studies*.

Volume 2, Issue 1, 2022



Article Information

Submitted: 5th December 2020

Accepted: 18th April 2022

Published: 9th May 2022

Additional information is available at the end of the article

<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>

To read the paper online, please scan this QR code



How to Cite:

Dable, G. S., & Abire, S. A. (2022). Use of chimeric expression as last resource of unfortunate situation in Calixthe Beyala's *C'est Le Soleil Qui M'a Brûlée* and *Tu T'appelleras Tanga*. *Western African Literary and Cultural Studies*, 2(1). Retrieved from <https://royalliteglobal.com/walcs/article/view/809>



La chimère langagière de la femme comme expression des dernières ressources malheureuses dans *C'est Le Soleil Qui M'a Brûlée* et *Tu T'appelleras Tanga* de Calixthe Beyala

George Souk Dable & Stephen Asamani Abire

¹ Department of Languages, University for Development Studies, Ghana

² Department of Humanities and Social Science Education, University for Development Studies, Ghana

Correspondence: gsdable@uds.edu.gh

 <https://orcid.org/0000-0002-8035-4348>

Résumé

L'étude se concentre sur l'utilisation de la langue chimérique des personnages féminins dénonçant la condition favorisant de l'africaine dans le système patriarcal où l'homme est toujours détenteur du pouvoir alors qu'elle est perpétuellement à genoux recevant des coups d'abus devant son maître. La femme dans ce système considérée comme un faible sexe depuis plusieurs siècles cherche à remettre en cause toutes les préjugés qui la rendent faible. Les deux romans choisis de Calixthe Beyala pour cet étude dénoncent en termes non équivoques la manière dont les hommes scrupuleusement maltraitent les femmes et de l'autre côté la manière dont les femmes revendiquent leurs droits d'où les conflits de genre se situent. Les femmes à travers le langage chimérique font tout possibles pour bouleverser le système patriarcal. Le choix des personnages féminins comme protagonistes met en scène l'efficacité et l'originalité de la situation réelle de l'africaine.

Mots-clefs: la tradition, le patriarcal, l'émancipation, la prostitution, l'objet-sexuel

Introduction

A travers les œuvres romanesques de Calixthe Beyala, elle est classée comme l'une des écrivaines francophones africaines féministes radicales. L'auteure de *C'est le soleil qui m'a brûlée* et *Tu t'appelleras Tanga* est née au Cameroun dont tous ses romans et essais visent à revendiquer la femme dans la société patriarcale africaine. Les personnages féminins (héroïnes) de Beyala dans ses œuvres prennent des positions radicales face à l'homme, car pour elle, nul ne connaît mieux la femme et les conditions dans lesquelles elle vit qu'elle-même et alors pour elle, nul ne peut mieux défendre la femme et son existence qu'elle-même. En effet, elle déclare «Aujourd'hui, je n'écris pas pour parler de nos misères, mais de quelques moyens pour y échapper, je ne parle pas de désespoir, je parle de vie». ([www.http://calixthe.beyala.free.fr/](http://calixthe.beyala.free.fr/), site consulté le 14 avril 2017).

Beyala fait son entrée dans la littérature africaine pour but prépondérant de mettre en relief le rapport existant entre l'homme et la femme qui est caractérisé par la domination masculine d'une part et de l'autre part l'infériorisation et la séduction à la femme qui engendre l'exploitation, la sexualisation irrationnelle et malheureuse.

Dans *C'est le Soleil qui m'a brûlée*, l'histoire se situe autour de la vie malheureuse d'Ateba (fille héroïne) qui vient d'une famille pauvre dont sa mère se prostitue afin de donner à manger et à habiller dans la société africaine. Cette famille d'Ateba se caractérise par une impossibilité d'amour maternel et paternel (Beyala, 1987). Ateba vit et grandit avec sa tante qui la maltraite et l'expose aux vices sociaux qui l'impose à faire face aux réalités de maltraitements dans la famille et à tomber dans la main des hommes. C'est à travers cette expérience malheureuse qu'elle se fait prostituer et s'introduire dans le lesbianisme. Ateba est devenue victime de viol et de l'inceste tout à cause de l'impossibilité d'amour dans la relation familiale et sociale.

Beyala introduit une situation similaire encore dans *Tu t'appelleras Tanga*, un autre œuvre féministe dont l'histoire s'articule autour de Tanga (fille héroïne) qui a vécu une expérience frustrante, torturée et dramatique dans une cellule de prison à cause de l'impossibilité d'amour au sein de sa famille et qui la pousse comme dans *c'est le Soleil qui m'a brûlée*, au viol, à l'inceste, à l'emprisonnement et finalement à la mort. Tanga est présentée comme une pauvre fille, malheureuse, victime de l'inceste chez son propre père et de viol chez un boucher dans un quartier camerounais. «Ce là, après avoir quitté Pieds-gâtes, je reste longtemps à regarder le boucher velu. Violence. Désespoir Ils me possèdent. Je pousse la porte de l'abattoir. J'entre

..... ». (Beyala, 1988, p. 93). Pour Tanga le déchirement et la frustration psychologique dans la prison la fait préférer la mort à la vie. Elle dit «Je vais mourir, femme. Plonge dans la mort comme dans la vie » (Beyala, 1988, p. 5)

Bref, l'histoire d'Ateba et Tanga nous pousse à faire une analyse critique des situations qui mettent en scène les traditions vulgaires et qui contribuent à l'impossibilité d'amour et à la chosification de la femme en la rendant malheureuse et en l'accordant un statut illusoire qui l'oblige à faire recours au « langage chimérique comme expression des dernières ressources malheureuses » dans *C'est le soleil qui m'a brûlée* et *Tu t'appelleras Tanga*.

Chronique de la chimère langagière

Les œuvres féministes de Beyala tels que *C'est le soleil qui m'a brûlée* (1987) et *Tu t'appelleras Tanga* (1988) sont inspirés de la théorie existentialiste de Beauvoir (1949) qui précise dans œuvre: *Le deuxième sexe* que « on ne naît pas femme, mais on le devient ». Cette affirmation, de Beauvoir prouve que la condition de la femme n'est pas vraiment liée à la nature biologique mais

plutôt au conditionnement sociale ou l'endoctrinement provenant de son environnement social. De Beauvoir prouve que la séparation du rôle basant sur le sexe engendre le type d'éducation qu'elle reçoit rend la femme impuissante devant les défis de la vie. Greer (1970) qui partage l'avis de Beauvoir affirme que la discrimination basant sur le sexe est la cause de la mauvaise condition de la femme. Walker (1982) s'intéresse aux ouvrages et aux écrits des peuples qui nous dépeignent le phénomène du «womanisme» comme une lutte pour revendiquer la femme noire et tous les marginalisés dans la société. Elle tient à nous mettre en lumière que le «womanisme» est une lutte pour la survie de la race noire et pour les intérêts de tout le monde, les hommes, les femmes et les enfants dans la société. Elle explique: «A woman who loves another woman sexually and non-sexually she appreciates and prefers woman's culture, woman's emotional flexibility». Ziethen (2006), appuyée par les travaux de Gillian (1993), Soja (1989), Spain (1992), Ardener (1993), confirme cet avis dans sa recherche sur l'implication de l'espace sexué créé par la société à travers Riwan ou *le chemin de sable*, de Bugul prouve que l'homme domine dans une société patriarcale parce qu'il est doué de capacités supérieures provenant à son association à l'espace public qui lui favorise par son exposition à la culture, à l'action, à la mobilité, à la conquête, au pouvoir et au savoir tandis que la femme, elle autre, contrairement à celui de l'homme, s'associe à l'espace privé et fermé, à la nature, à l'absence, à la passivité et à l'immobilité. Darko (2018) et Ziethen (2006), soulignent que c'est la société qui définit les frontières érigées de l'espace féminin de la femme de manière qu'elle soit bien surveillée et l'imitée à l'accès au pouvoir. Beyala en tant qu'écrivaine féministe démontre les circonstances du malheur de la femme dans une société patriarcale.

Beyala, auteur de plusieurs romans féministes depuis son apparition sur le champ de la littérature africaine a eu beaucoup d'analyses et de critiques dont nous considérons pour cette recherche quelques-unes. Kuosmanen (2010) remarque que les œuvres féministes de Beyala traite la liberté, la sexualité, la soumission totale et l'analphabétisme de la femme noir de même que NgoLwa appuyée par Malonga (2006) dans son article a aussi confirmé que Beyala traite la prostitution, le lesbianisme, l'exploitation sexuelle et par conséquent conclurent que lorsque la femme fait son entrée sur le champ littéraire, son message est de prêcher aux femmes de prendre leur destin dans leurs mains. Selon Asaah (2006, p. 57) et Nzimbu (2014), l'autorité patriarcale se présente par Beyala comme une peinture de l'irresponsabilité, la disparition et la négation du père biologique. Cette absence de la responsabilité biologique transforme les enfants en «orphelins existents».

Ondo (2009, p. 3) constate que l'homme est décrit comme l'origine des malheurs de la femme dans les œuvres de Beyala en affirmant que c'est l'homme qui la consomme, qui l'attire vers la prostitution et qui la plonge dans un profond désarroi. Herzberger-Fofana (2000, p. 92) et Nzimbu (2014) nous rendent compte que les héroïnes de Beyala rêvent d'un monde non-violent pour l'avènement duquel elles appellent à la solidarité avec d'autres. Darko (2018) constate que Beyala a bien utilisé ses idées pour mettre en relief l'indispensabilité de l'emploi du langage pour parler de la violence auxquelles les femmes font face dans les mains de l'homme en Afrique.

Toutes ces analyses et critiques qui ont été faites sur les œuvres de Beyala ne portent pas spécifiquement sur notre sujet : «*La chimère langagière de la femme comme expression des dernières ressources malheureuses*». C'est la raison pour laquelle nous avons décidé d'entreprendre cette recherche pour braquer la lumière sur les moyens littéraires que la romancière utilise pour illustrer ce thème. Nous y relèverons aussi la frustration, les déchirements psychologiques et physiologiques de la femme africaine ayant trait à l'exploitation sexuelle, au lesbianisme, à la prostitution, et à l'emprisonnement émotionnel, subie par des jeunes filles abandonnées et

accablées d'une illusion d'amour ; bref, tous les mauvais actes perpétrés aux femmes.

La chimère langagière comme peinture d'amour échoué.

Dans les deux romans préposés pour cette recherche, il existe de nombreuses formes de malheurs liées à l'absence d'amour à l'égard des femmes et cela leur touche des leurs naissances jusqu'aux vieillesses. La narratrice nous peint ce qu'a été la vie et l'expérience des jeunes filles africaines, Ateba et Tanga. Elle nous raconte les difficultés, la misère, la perte de l'affection parentale et la pauvreté qui conduisent ces jeunes héroïnes dans un monde illusoire et non amoureux. Ces déchirements intimes font qu'Ateba rêve toujours et s'emprisonner dans un monde isolé et sentimental. «Ateba élève. Elle cherche un appui [...] elle a ce type de malaise », ce ne sont pas seulement les caprices d'un enfant abandonnée» «elle s'imaginait que les étoiles [...] d'un clignement». Ceci montre qu'Ateba se trouve dans un état d'angoisse qui dépasse son imagination. Le sentiment d'avoir un rapport amoureux se voit dans le roman. Ateba rêve et s'imagine toujours dans sa chambre avoir un rapport sexuel avec des hommes: «je regarde Ateba se torturer dans son lit. Elle criera au secours, personne ne répondra... même le ciel». (Bayala, 1982, p.132).

L'auteur de «le monde comme volonté et représentation (1909) » nous fait comprendre que l'amour n'est qu'une illusion, une ruse de la nature qui incite l'homme à procréer, qui participe à la continuité «reproduction désespérée» qui se trouve forcées de subir ce monde violent ou la Souffrance et le désespoir sont les maîtres mots. Cité par Hanson (2013, p. 6). Cette remarque nous fait apprécier l'impossibilité d'amour à laquelle font face Ateba, Tanga et leurs amies. Beyala (1982 et 1988).

Tout ceci n'est qu'une imagination vaine d'avoir un rapport sexuel avec les hommes. Cette vaine imagination fait qu'Ateba est frustrée et a cultivé l'esprit de la haine pour l'homme. Elle ne s'intéresse plus à la relation amoureuse avec les hommes mais avec les partenaires féminins comme elle se propose d'écrire seulement aux femmes telles qu' «. à Jeanne, à Pauline, à Carole, à Nicole, à Mole, à Kambiwa, à Akkono, à Chantal... A toutes les femmes qui peuplent son imaginaire et qui lui volent ses nuits, nous ne pouvons que nous en réjouir; dit-elle. Beyala (1982, p. 26) ainsi que Sorray qui nous confirme que «tous les hommes ont leur bangala dans leur cervelle». Beyala (1982, p. 65). La narratrice de *C'est le soleil qui m'a brûlée* nous fait voir comment Ateba utilise son langage pour échapper au viol auquel homme en face de lui se prépare: «Elle fait lever en lui les mots », lui dit-elle. «les mots du mensonge-les hommes n'aiment que cela - afin qu'il oublie sa chair dressée » (Beyala, 1982, p.74).

Dans les romans de Beyala, la romancière nous peint l'homme comme un monstre, physiquement et moralement. Il est présenté comme un être bizarre et vulgaire de nature qui ne veut jamais voir la femme en état de fierté. L'auteur présente le portrait d'Ateba comme un cavalier «dressé sur pattes en X » et que l'homme l'invite à danser, «indiciblement vulgaire » avec «ses yeux de hiboux ». (Beyala, 1982, p. 101).

En plus, nous nous rendons compte que cette imagination d'amour quelque fois se traduit en forme de violence mortelle dans les mains des hommes. Au titre d'exemple, nous voyons comment l'amant de Betty la bat tous les quinze jours. Ateba a eu la malchance, dans ses huit ans, d'assister à ce rituel de torture qu'elle ne parvient pas à effacer de sa mémoire. Un «véritable sanglier, le titulaire fonce, il frappe [...], il cogne encore, plus fort, die [Betty] saigne du nez et de la bouche. Il frappe maintenant partout. La tête, les cokes, le ventre, elle tombe » (Beyala, 1982, p. 89). Comment ne pas éprouver de la haine face à tant de bestialité et de brutalité dit Ateba!

Notons que Tanga pour sa part étouffe de dégoût pour tous les hommes rien qu'à penser à Monsieur John, la nausée lui vient. Elle veut « Vomir! Vomir! Vomir! Monsieur John.

Un corps moisi. Une pétrification. Un chicot dans une bouche qui a bouffé de tout, aussi bien des sucrées que de l'amer », quelqu'un qu' « il faut sauter ou il vous pourrit le palais ». (Beyala, 1986, p. 55-56)

La chimère langagière comme peinture de la femme-objet – sexuel

La romancière nous donne une peinture de la femme comme un être dévalorisé, qui est uniquement importante pour le rapport sexuel. Elle nous explique clairement comment elle s'oppose aux africains qui ont tendance de chosifier la femme en interprétant son apparence physique comme un objet de sexe qui appart cela doit aussi mettre au monde. Beyala tient à nous indiquer que toute femme dans son roman souffre à cause de la relation qu'elle a avec l'homme. Chaque femme est victime de l'indifférence diabolique de l'homme. Selon Dokotala (2018) la femme a également une image inférieure par rapport à l'homme qui a son tour fait tout possible pour maintenir son statut en optant pour le rôle plus important dans la société. C'est ce que Beyala nous fait savoir que Jean qui s'assure souvent qu'Ateba ne fait pas le contraire de ce qu'il veut (Beyala, 1987, p. 35). Donc, Dokotala nous fait comprendre que la femme est là pour écouter et exécuter les ordonnances qu'on lui impose. Ici, nous comprenons qu'en ville il existe également des hommes qui représentent les feuillies qui donnent la vie au patriarcat. Ainsi, nous notons que dans toutes les deux sociétés présentées dans ces romans, la femme fait objet de La subordination à l'homme car Ateba en fait de véritable estropiées affective, une orpheline virtuelle. Elle est victime de viol pas une fois, mais deux fois (Beyala, 1987, p. 132). Le viol est un acte de domination vulgaire. En effet, l'homme ne se limite pas à brutaliser la femme, il la souille aussi. Les héroïnes de Beyala évoluent presque toutes dans des environnements fangeux et leurs corps violés et malmenés, entachés de cette boue que l'homme leur couvre. (Cité par (Dakotala, 2018, p. 48-54) Nous pouvons aussi remarquer qu'Ateba fait appel aux larmes pour se laver des souillures :

Elle pleure, elle demande aux larmes de venir, de venir, de transformer sa vie en un gigantesque lac et de la purifier, de sanctifier sa vie. Puisque l'homme Pa obscurcie avec ses calomnies, puisqu'il l'a souillé avec ses mains » et aussi la situation de Sorraya«... tout homme a le droit de nous saisir pour un oui ou pour un non. Pas seulement pour nous faire travailler, nous tuer ou nous mutiler, mais pour nous salir. Nous salir si profondément que nous en oublions qui nous sommes et ne pouvons même plus nous rappeler qui nous étions. (Beyala, 1987, p. 13)

Par conséquent, Beyala propose la fuite. La femme doit fuir de l'homme, s'en éloigner aussi loin que possible, et si tout cela ne marche pas elle fera tout possible pour se débarrasser de lui par un Coup de cendrier comme fait Ateba ou par une coupe de poison comme opère Laetitia et tout autre moyen qui serait disponible à elle. Dans les romans les trois femmes semblent sentir paralysées par le rapport sexuel et enfermées dans une soumission constante. Betty, une épouse malheureuse comme tout d'autres personnages féminins dans le roman, cette froideur se nourrit les trois femmes principalement des illusions d'amour qui blessent leur orgueil en tant que femmes positives et laborieuses africaines.

Signalons que le roman nous peint clairement comment les femmes sont traitées comme des objets sexuels par les hommes :«*genou, le visage levé vers le ciel* », «bouge pas et baise. Quand elle ne bouge pas, il lui reproche sa passivité. Quand elle bouge il lui reproche sa témérité. Serait-ce par crainte que la femme ne pousse dans le monde et ne lui fasse concurrence?» (Beyala, 1988, p. 46). Alors c'est facilement remarqué que la femme ne peut

jamais rendre l'homme par tout ce qu'elle fait pour lui faire plaisir car l'homme voit la femme comme un objet sexuel; «*bouge pas et baise*» qui nous donne l' image de la femme comme objet de la satisfaction sexuel de l'homme.

La souffrance liée à l'emprisonnement sentimental et impuissance.

Plus la sensibilité vive et l' imagination déchirée, les résistances nombreuses des hommes ainsi que la tradition augmentent l'angoisse d'Ateba et l'emprisonnent émotionnellement dans un monde féministe. Elle s'attache au monde du féminisme jusqu'au point qu'elle s'imagine toujours avoir un monde plein de la liberté et de l'indépendance de la femme. Elle rêve le monde dans lequel elle ne soumettra jamais à l' autorité et à la cruauté de l'homme comme elle remarqué : «*je devrais sans doute m'excuser d'être femme, dire toujours oui à tes ordres et merci quand tu me frappes*» (Beyala, 1987, p. 116). Cette remarque nous montre la brutalité et la cruauté de l'homme qui considère la femme comme une chose dans la société. Cette haine éprouvée par les femmes pousse Ateba à déclarer que l'existence de l'homme dépend de celle de la femme : «*tu existes parce que la femme existe.*» (Beyala, 1987, p. 119).

Malgré l'abus et le mauvais traitement de la femme, Ateba «*sait qu'un jour le pays leur appartiendra*» (Beyala, 1987, p. 115). Ceci indique qu'Ateba est convaincue qu'il y a la possibilité de la restitution d'une meilleure vie pour la femme. Elle cherche le jour où elle dira non à l'homme avec beaucoup d'espoir. «*Elle veut se consacrer reine pour que la femme ne se trouve plus acculée au Fournaux préparant des petits plats idiots à un idiot avec une idiote entre les jambes*».(Beyala, 1987, p. 122). En observant la misère qui entoure l'enfance d'Ateba, elle se demande ce qu'attendent «*ces hommes qui limitent l'infini*» (Beyala, 1987, p. 118) avant de charger le «*monde en mine* » cite attache l'importance des femmes dans la société en nous faisant savoir que l'homme existe parce que la femme existe. Cette expérience chimérique du féminisme fait qu'elle s'intéresse à écrire seulement aux femmes dans la société : «*Femme, je t'aime*», nous dit-elle. Elle continue, 'que ferait la femme de l'homme? (Beyala, 1987, p.120) et cette question lui fait éprouver le sentiment de son impuissance dans un système phallogocentrique.

La chimère langagière comme une lutte contre la tradition

Dans les romans de Beyala, c'est indéniablement constaté que la plupart des personnages féminins sont des villageoises nées et grandies aux villages, éduquées dans le système traditionnel, elles sont naturellement appelées à conserver jalousement et farouchement la culture ancestrale, et tenir à tout prix à sauvegarder et à protéger le patrimoine culturel de leurs ancêtres. (Dakotala,2018). Nous nous rendons compte de cette influence culturelle dans le cas d'Ada, La tante d'Ateba. (Beyala, p. 1987)

Ces femmes traditionalistes se caractérisent aussi par leur attachement au passé, aux valeurs africaines traditionnelles, conservatrices, elles ne supportent pas le changement, les innovations et le modernisme ou les apports de la civilisation occidentale. Pour elles, le changement signifie faire tabula rasa du passé ainsi que ses valeurs morales, philosophiques et humaines. Et par illustration nous voyons comment Ada tient scrupuleusement au respect de la tradition qu'elle fait passer à Ateba, de temps en temps, l'épreuve de virginité. Son attachement traditionnel fait qu'elle demande à Ateba d'enlever sa culotte et de s'accroupir devant elle mais Ateba hésite et pour insister elle tape au dos d'elle (Beyala, 1987, p. 54). Notons que c'est l'une des pratiques traditionnelles néfastes que la romancière cherche à abolir et à revendiquer le statut de la femme dans la société patriarcale. Nous jetons un regard critique sur cette croyance traditionnelle qui pousse les femmes à suivre les recommandations des anciens qui veulent que les membres d'une même communauté manifestent les uns

aux autres ce sentiment mutuel mais néfaste et dérangeante à l'épanouissement des jeunes filles en Afrique moderne. On voit comment Ada se présente pendant la cérémonie de la circoncision d'Etoundi pour marquer qu'elle prend au sérieux les pratiques traditionnelles, douloureuses et déshumanisantes infligées aux femmes. (Kassi, p. 2002). On se moque d'Ada lorsqu'elle se révèle comme une détentrice du pouvoir et dictatrice dans le but de promouvoir la tradition patriarcale au détriment de ses partenaires féminins. Comme elle s'intéresse à «*des mots d'ordres: Fais. Prends. Donne*», (Beyala, 1987, p.47) et en se montrant violente, autoritaire et terroriste du début jusqu'à la fin. Farouchement elle condamne dans un langage violent chaque fois que quelqu'un désobéit à ses ordres en occurrence, la narratrice nous fait comprendre qu' « Ada ne lui laisse pas le temps de répondre ... qu'elle la gifle. A toute volée, Ateba saigne du nez et la bouche», (Beyala, 1987, p. 64) et cela nous fait décrire Ada comme une femme méchante, pire que la méchanceté de l'homme envers la femme car elle est totalement indifférente aux souffrances d'Ateba.

Dans *Tu t'appelleras Tanga* il est à remarquer que l'usage de la chimère langagière appliquée par les héroïnes pour lutter contre les pratiques traditionnelles néfastes que subissent les jeunes filles dans une communauté patriarcale en Afrique est prépondérante et par ceci Tanga décrit ses sentiments envers sa mère qui la soumet au rite de l'excision en nous faisant comprendre qu'elle a eu une honte, la vieillesse sa mère et que cette honte est son souffle non viable de manière qu'elle la persécute, la pourchasse, depuis le jour où la vieille sa mère la allongée sous le bananier pour qu'elle s'accomplisse sous le geste de l'arracheuse de clitoris et après tout, cite crie qu'elle est devenue femme qu'elle est devenue femme et qu'avec ça, ajoute-t-elle en tapotant ses fesses, qu'elle gardera tous les hommes» (Beyala, 1988, p. 19-20).

Nous sommes invités à condamner la réjouissance qui s'écrit sur le visage de la mère de Tanga au moment mémé où sa fille s'initie à la douleur physique et psychique et après cet acte, cite fait comprendre aux hommes que désormais ils peuvent s'approprier le corps de sa fille, comme elle-même venait de le faire comme elle leur appartient! Nfah-Abhenyi (1997) et Dakotala (2018) prouvent que l'excision ou l'initiation à la sexualité est plutôt égale à la mort sexuelle.

Quant à Gallimore (1997, p. 72), l'excision ou l'ablation du clitoris est une mutilation physiologique qui dérobe à la femme la plénitude de son plaisir sexuel. Nous nous intéressons à apprécier l'effort que Tanga met en place pour supporter cette épreuve dépossédée d'une partie d'elle-même mais stoïque puis quelle n'a versé aucune larme : « *Je n'ai pas pleuré. Je n'ai rien dit. J'héritais du sang entre mes jambes. D'un trou entre mes cuisses. Seule me restait la loi de l'oubli*» (Beyala, 1988, p. 20). Ceci justifie le fait que les personnages féminins dans les œuvres romanesques de Beyala souffrent beaucoup à cause des pratiques traditionnelles face auxquelles elles apparaissent très impuissantes et n'ont autres moyens que de recourir à l'usage de la chimère langagière comme la dernière ressource malheureuse.

Le langage de la Commercialisation des enfants liée à la pauvreté.

La commercialisation sexuelle des femmes et des enfants est une sorte de violation fondamentale des droits de la femme. Selon des propos tirés d'Accueil, consulté le 3, janvier, 2017, l'exploitation sexuelle est définie comme l'abus sexuel contre toute forme de rétributions' en nature ou en espèces versées à l'enfant ou à la femme. La femme ou l'enfant est traité comme un objet commercial a la valeur d'un objet sexuel. (Accueil, consulté le 3, 20 17).

D'une manière à l'autre, Beyala fait une peinture de l'appropriation et de la commercialisation du corps d'Ateba dans son roman. A cet égard, la pauvreté et la chimère d'amour conduisent cette fille au monde des prostituées. Par conséquent, elle devient un

objet à acheter par l'homme. «Combien. j'espère que tu en vaux». (Beyala, 1987) La femme devient donc, une chose que l'homme achète. L'auteure attire l'attention du lecteur sur la condition dans laquelle la pauvre femme africaine mène. Dakotala (2018), conclut que si la mère de Tanga condamne sa fille à la prostitution et si l'enfant est devenu « la sécurité vieillesse » par excellence, c'est parce qu'il n'existe plus ailleurs de sécurité-vieillesse. C'est ce que clarifie Tanga, elle n'est pas poussée par la cupidité, la vieille la mère. Non, il n'y a que le désire force né d'arrêter les bourrasques du malheur. Elle ne veut pas être comme mama Médé qui, rongée par le manque de sous, avait terminé la bouche ouverte dans sa cabane, [...] La vieille, la mère, elle, voulait contourner le destin (Dakotala, 2018, p. 37). Cela veut autrement dire que si La vieille la mère avait des « sous » qui lui auraient permis de vivre décentement, elle n'aurait pas été hantée par la mort de mama Médé et n'aurait pas aussi poussé sa fille à la débauche. Cela va sans doute qu'Ada, la tante-mère d'Ateba souhaite aussi que cette dernière se conserve pour qu'elle puisse espérer une dot considérable. Elle qui change d'amants comme elle change de vêtements, n'hésite pas à traiter de «pute ». Nous voyons comment Ateba qui s'est permis de sortir sans l'en avoir avisée. La narratrice nous explique que la tante permet ces rapports sexuels avec tous les hommes parce qu'elle rêve à réclamer tout l'argent dépensé sur elle jusqu'à ce jour. (Beyala, 1987, p.5 1)

Pour Tanga, elle cherche tous les moyens à mettre fin à la commercialisation de son corps parce que toutes les prostituées qui ne se sont pas engagées dans cette voie de reconquête finissent leur vie de manière prématurée. Par exemple Irène meurt d'avortement si brusquement et aussi le cas de Laetitia que l'on ignore ; elle se suicide. ((Beyala, 1988, p. 88). Voilà la raison pour laquelle nous ne pouvons pas partager la philosophie de Gallimore qui affirme que dans l'œuvre de Beyala que « *la prostituée apparaît comme une figure positive* » Cité dans le travail de Dakotala, B. (2018).

Le malheur de la femme lié à la prostitution

Beyala nous fait comprendre que la prostitution des mineures en Afrique devient un véritable problème sanitaire qui entrave au développement du continent. Cela veut dire que l'avenir des adolescentes impliquées dans cet acte est véritablement en danger car ces femmes qui sont impliquées dans ces activités sexuelles, éventuellement, posent de menace non seulement à leur bien-être, mais aussi au développement de leur communauté africaine car l'abandon scolaire, La grossesse précoce et la pauvreté sont Les effets néfastes. Beyala (1982) présente Betty et Irène respectivement mère et amie d'Ateba et décrit leur vie de prostitution. Ainsi, Ekassi, elle, s'est mise aussi à La prostitution parce que son amant L'a abandonnée après qu'elle s'est donnée à un policier pour avoir sa libération de prison. «*il était resté sourd à tous les lamentations, à tous ses cris, à tous les plaidoyers*», nous dit la narratrice avant d'ajouter que «*abandonnée. Elle était le devenir*». (Beyala, 1987, p. 11 0). L'auteure met en scène un trait qui malgré l'horreur qu'Ateba éprouve pour l'homme, elle se laisse séduire enfin par l'homme, la subjugué avant de négocier dûment le prix de son corps auprès d'un autre homme. (Beyala, 1987, p. 151-153). Dans Le même monde de la prostitution, Irène nous dit, «*j'ai levé quelqu'un hier,... monsieur me demande de sucer son truc*». (Beyala, 1987, p. 112).

Dans *Tu t'appelleras Tanga* la romancière nous conduit dans un endroit où Tanga se démontre comme une prostituée. Il est constatable que Tanga avait déjà imaginé la pratique de la prostitution depuis son enfance à cause de manque de contrôle parental. (Beyala , 1988, p. 15).

Néanmoins, Tanga se donne pleinement à la pratique de la prostitution juste après la mort de son père. La mère de Tanga l'encourage et la pousse dans la prostitution pour qu'elle puisse subvenir aux besoins socio-économiques dans la famille (Beyala 1988, p. 15) et

elle maintient cette vie en passant son temps libre dans les hôtels du quartier avec son amant Hassan qui lui donne à manger tout de temps. «*Déjà, Hassan se lève, paye l'addition et me rend la main en souriant*» (Beyala, 1988, p. 26)

Lesbianisme comme solution à la satisfaction sexuelle

Beyala, prouve que l'homme qui est l'origine du malheur de la femme parce que c'est l'homme qui consomme la femme, qui attire la femme vers la bas, vers la prostitution et la plonge dans un profond désarroi. Cette prise de position apparaît remarquablement dans tous ses romans féministes jusqu'au point où la jeune fille opte pour le lesbianisme au but d'abandonner de faire le rapport sexuel avec l'homme qui est situé entre Ateba et son amie Irène. (Beyala, 1987). Pour Lui, la narratrice nous démontre comment Irène aussi se présente son corps comme une prostituée envers Ateba : «*lui parle sans cesse de ses parties de jambes en l'air chaque fois qu'elles se rencontrent* ». Beyala nous donne aussi une peinture de la mère d'Ateba qui choisit de s'abîmer dans l'alcool pour oublier «*les mains qui l'avaient tripotée, les sexes qui l'avaient pénétrée* » (Beyala, 1987, p. 89).

Pour Tanga, il est intéressant de mettre accent sur la condition qui la permet d'opter pour le lesbianisme. Notons bien qu'elle a opté pour cette pratique à cause du dégoût de l'homme. C'est ce qu'elle nous explique qu'elle va mourir parce que les déchirements vêtent la frustration qu'elle a subit par les rapports sexuels avec l'homme. Elle affirme : «*l'histoire de l'homme c'est lui qui m'a conduit à la mort, je m'en souviens*» (Beyala, 1988, p. 15). Tanga et Anna-Claude se rapprochent et finissent par avoir des rapports amoureux en se caressant les mains et les cheveux à cause de la haine qu'elles cultivent vers l'homme. «*leurs corps s'enlacent .Anna-Claude pleure Tanga trace sur son cou et son flanc des sillons de tendresse* ». (Beyala, 1988, p. 65). Par la suite Tanga fait comprendre à son amie que l'homme est un ennemi de la femme. Pour Ateba. Chaque femme devrait arrêter de faire l'idiote qu'elle devrait oublier l'homme et évoluer désormais dans la vérité, la certitude, la résolution pour revendiquer sa lumière en disant dit : «*. . . je reconnais, revendiquer la lumière .retrouver la femme et abandonner l'homme aux mains humaines*» (Beyala, 1987, p. 5)

Conclusion

Calixthe Beyala se montre comme une véritable esthéticienne dans sa présentation de la notion de la *chimère langagière de la femme comme expression des dernières ressources malheureuses* Elle se sert de cette notion pour communiquer son message-clé qui veut que la femme soit complète et parfaite en elle-même, malgré la violence et l'humiliation de la part de l'homme. Beyala conclut en affirmant; «*je suis noire et pourtant belle. Ne prenez pas garde à mon teint* », (Beyala, 1987, p. 10). Ceci nous révèle la manière dont Beyala oppose inlassablement la cruauté, la brutalité et l'humiliation perpétrées sur la femme. Elle critique l'idée que les femmes ont pour leur rôle de satisfaire l'homme sexuellement sans répit et se soumettre à lui. Beyala fait donc appel aux hommes d'apprécier le statut de la femme africaine et de la traiter comme être humaine dans la société africaine. Ateba et Tanga se définissent comme des victimes de cette maltraitance des femmes africaines représentant le monde féministe. Elle se plonge dans une imagination vaine qui contribue à véhiculer le message de révolte contre la cruauté et l'indifférence diabolique des hommes dans le système patriarcal.

References

- Asaah, A. (2006). *Calixthe Beyala ou le discours blasphématoire au propre*, in *Cahiers d'études africaines*, p. 157-168.
- Asaah, A. (2007). *Entre femme noire de Senghor et femme nue femme noire de Beyala : Réseau intertextuel de subversion et d'échos*. *French Forum*, 32(3), 107-122.
- Asaah, A. (2006). *Femme nue femme noire de Calixthe Beyala ou la fusion du profane et du sacré*. *Nouvelles Etudes Francophones*, 21(1), 27.
- Beyala, C. (1987). *C'est le soleil qui m'a brûlée*. Editions Stock.
- Beyala, C. (1988). *Tu t'appelleras Tanga*. Editions Stock.
- Beyala, C. (1994). *Assèze l'Africaine*. Albin Michel.
- Beyala, C. (2003). *Femme nue, femme noire*. Albin Michel.
- Beyala, C. (2007). *L'homme qui m'offrait le ciel*. Albin Michel.
- Bally, C. (1965). *Linguistique générale et Linguistique française*, Berne, Franck.
- Borgomano, M. (1996). *Calixthe Beyala, une écriture déplacée*. in *Notre Librairie*, 125, janvier-octobre, 71-72.
- Borgomano, M. (1949). *Les femmes et l'écriture-parole : Nouvelles Ecritures féministes*. *Notre libraire*, 17, 87-94.
- Bugul, K. (1984). *Le Baobab fou*. Les Nouvelles Editions Africaines.
- Bugul, K. (1994). *Cendres et Braises*. Le Harmattan.
- Bugul, K. (1999). *Riwan ou Le chemin de sable*. Présence africaine.
- Chevrier, J. (2003). *Pouvoir, sexualité et subversion d'amis les littératures du Sud*. *Notre Librairie, Sexualité et écriture*, 151, 74-78.
- Coumba, A. S. (2002). *Du féminisme de Calixthe Beyala* Graduate Student Thèses, Dissertations, et Professional Papers. 2115.
- Darkotala, T. E. (2018). *Le langage violent comme expression de la condition de la femme noire dans l'œuvre romanesque de Calixthe Beyala*. Téléchargée le janvier.
- Dokotala, B. (2018). *La représentation des femmes dans Les soleils des indépendances d'Ahmadou Kourouma et C'est le soleil qui m'a brûlée de Calixthe Beyala*. Consulté et tiré du Web le 18janvier 2017.
- Dubois, J. (1973). *Dictionnaire de Linguistique*. Larousse.
- Gallimore, R. (1997). *L'œuvre Romanesque de Calixthe Beyala*. 1'Harnattan.
- Ghanou, K. S. (2000). *Femmes et créations littéraires en Afrique: défis et enjeux d'uncombat*. *Palabres*, 3, 11-21.
- Kassi, B. (2002). *Représentations de la condition féminine dans les textes des écrivaines africaines*. *Québec français*, 127, 39-44.
- Nfah-Abbenyi, M. (1997). *Gender in African Women's Writing: Identity, Sexuality, and Difference*. Indiana University Press.
- Ondo, M. (2009). *L'écriture féminine dans le roman francophone d'Afrique noir*. Téléchargée le février 2020.
- Thiam, A. (1978). *La parole aux Nègresses*. Paris.
- Werewere, L. (1983). *Elle sera de jaspe et de coraille : Journal d'un Misovire, Le ris : Denoël*.
- Walker, A. (1982). *Womanist*. *Buddist Christian Studies* (32 (1), 48. University of Hawaii Press.